Document généré le 24 avr. 2024 01:30

Anthropologie et Sociétés

La fonction esthétique de la maison longue minangkabau

Ok-Kyung Pak

Volume 10, numéro 3, 1986

Correspondances : la construction politique de l'objet esthétique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/006364ar
DOI : https://doi.org/10.7202/006364ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pak, O.-K. (1986). La fonction esthétique de la maison longue minangkabau. *Anthropologie et Sociétés*, *10*(3), 61–79. https://doi.org/10.7202/006364ar

Résumé de l'article

La fonction esthétique de la maison longue minangkabau

Les rapports femmes-hommes s'expriment chez les Minangkabau à travers plusieurs codes dont les messages ne sont pas identiques. La femme se présente, par exemple, comme nettement inférieure dans le code politique, mais comme nettement supérieure dans le code économique. Notre intervention se limite au contexte de la maison longue (rumah gadang), dont nous analysons les aspects proprement architecturaux ainsi que les aspects fonctionnels, c'est-à-dire la maison comme lieu des rites masculins'(politiques) et féminins (sociaux). Nous y trouverons la clef des motivations profondes des rapports femmes-hommes chez les Minangkabau, et de la dialectique entre l'objet esthétique et le processus de sa production dans la vie cérémonielle.

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

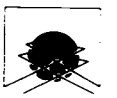
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA FONCTION ESTHÉTIQUE DE LA MAISON LONGUE MINANGKABAU*



Ok-Kyung Pak

Les sciences sociales, et l'anthropologie en particulier, ont depuis une décennie développé des spécialisations en études féminines. À peu d'exceptions près, ces études tendent pourtant à projeter le modèle occidental des rapports hommes-femmes sur des sociétés totalement différentes du point de vue des valeurs, de l'économie et des situations politiques.

On ne peut pas entièrement blâmer les chercheurs de cette vision déformée des choses car nos connaissances des sociétés non occidentales sont rarement globales. On remarquera cependant que la condition féminine n'était que très rarement remise en question dans les sociétés non occidentales, au moins jusqu'à la diffusion très récente des idées féministes occidentales ailleurs dans le monde. Ce silence ne permet toutefois pas de conclure à l'absence de conflits ou de déséquilibres dans la définition populaire des rapports hommes-femmes dans une société donnée. Le problème est donc de trouver des méthodes de recherche adaptées aux relations hommes-femmes dans chaque société et dans le cadre de la totalité du système culturel, car la méthodologie dont nous disposons n'est pas encore adéquate. Je propose de considérer le rapport hommes-femmes dans une seule société indonésienne, celle des Minangkabau, à partir de la fonction esthétique (dans le sens que lui donne Mukarovsky 1936) de la maison longue.

On a analysé les maisons longues ou maisons *adat* de plusieurs sociétés indonésiennes. On a trouvé dans toutes ces sociétés des représentations assimilant ces maisons longues aux ordres cosmique et social. Cet article ira même un peu plus loin, car il affirmera que la maison longue minangkabau et les rites qui s'y pratiquent, comme les noces, sont un microcosme du système social.

La maison longue est le noyau de la culture et de l'organisation sociale minangkabau. Elle représente l'identité psychique, émotionnelle et symbolique (voir *fig.* 1). Dans beaucoup de chansons, l'expression « la maison longue » signifie « la patrie », surtout pour les émigrants qui habitent loin du foyer maternel. Du point de vue sociologique, la maison *adat* est une forme ternaire, composée des catégories de donneurs de maris,

* La recherche en Indonésie a été subventionnée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (bourse prédoctorale) et la compagnie pétrolière Impériale Ltée (bourse de recherche).

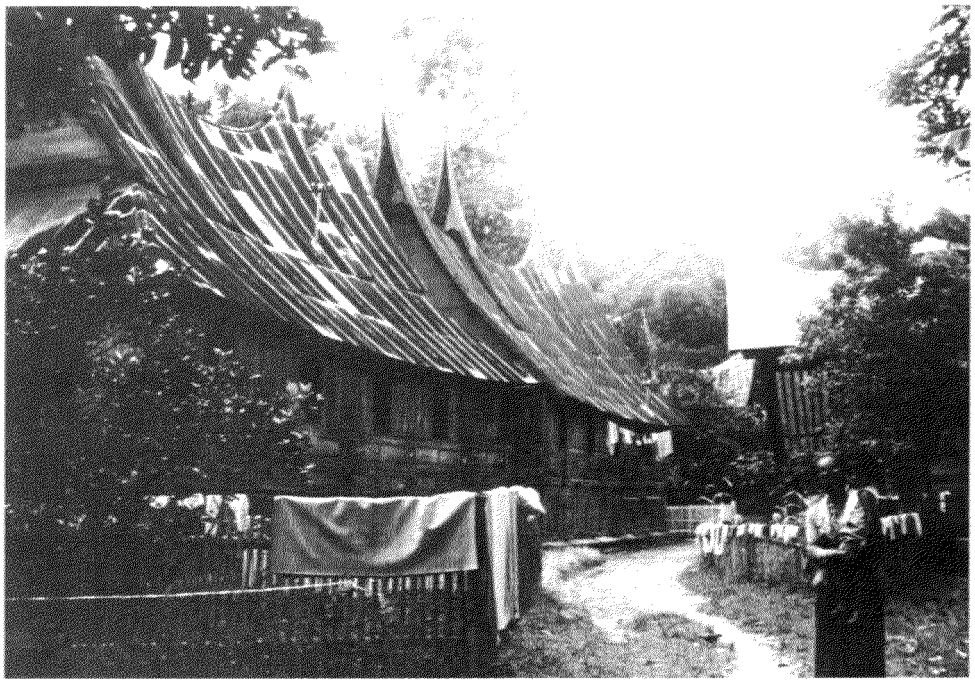


Figure 1 — La maison longue à Biaro (diapo. de l'auteure, 1980).

Figure 6 — Le palais minangkabau, Pagarruyung (diapo. de l'auteure, 1980).

de preneurs de maris et du matrilignage d'ego. Elle est l'unité minimale de la reproduction sociale. Elle exprime en outre les principes, vertical et horizontal, par lesquels se structure la société minangkabau ainsi que les rapports hommes-femmes (Pak 1986).

L'Indonésie est un pays de 150 millions d'habitants éparpillés sur 3 000 îles, de cultures et de langues fort diverses. Les Minangkabau qui se trouvent au Sumatra occidental comptaient 3 millions de personnes lors du recensement de 1977. Biaro, le village où j'ai travaillé, est situé sur les Hautes Terres et il compte 1 300 habitants. Comme 86% de la population minangkabau, les villageois sont des agriculteurs et le riz est leur production principale.

Les villageois ne se définissent pas comme des individus mais plutôt comme membres d'un matrilignage. Biaro compte 56 matrilignages ordonnés globalement sur trois niveaux hiérarchiques : aristocratie 1%; roturiers 58%, descendants d'esclaves, les « neveux au-dessous du genou », 41%. Les lignages les plus riches sont les aristocrates qui possédaient par le passé 20% des rizières, tandis que les neveux au-dessous du genou n'en avaient normalement aucune ou très peu. Ils travaillaient plutôt sur les terres de l'aristocratie en échange d'une partie de la récolte.

Chacun de ces lignages, à l'exception de ceux des neveux au-dessous du genou, possèdent une maison longue ou plus. Les lignages de la catégorie la plus basse, celle des neveux au-dessous du genou, n'avaient pas le droit d'habiter une maison *adat*. Le type de maison qui leur était permise s'appelait *tungkui nasi* (« foyer à riz »). Nous montrerons plus loin que certains traits de la maison représentent toujours le rang social de ceux qui l'habitent.

▣ Lecture de quelques signes architecturaux de la maison longue

◇ Orientation de la maison longue[1]

Elle est orientée de préférence vers l'est, vers le lever du soleil, ou bien vers l'amont. La cuisine sera dans ce cas placée du côté gauche, c'est-à-dire du côté inférieur de la maison, tandis que la « meilleure pièce » sera à droite (du point de vue de quelqu'un situé à l'intérieur et qui regarde vers l'amont) (voir *fig.* 2).

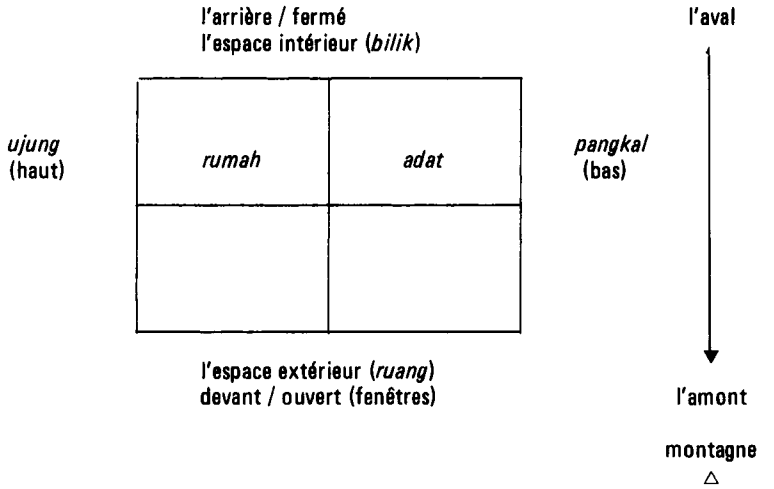
On n'aime pas construire une maison tournée vers l'aval. Nous en avons vu une à Biaro. Les gens disaient que le tout s'écoulerait comme l'eau dans une rivière. Le point de référence ultime dans cette opposition entre l'amont et l'aval est la montagne, *mudiah* (amont) veut toujours dire « près de la montagne » et *iliah* veut toujours dire « plus loin de la montagne ».

Le dicton suivant exprime bien l'importance attribuée par les Minangkabau à la montagne d'où sont venus leurs ancêtres :

Dari mano titiek palito	D'où vient le suif de la chandelle ?
Dibaliek telong nan batali	Derrière la lanterne elle est suspendue.
Dari mano asa ninek kito	D'où proviennent nos ancêtres ?
Dari ateh gunung Merapi.	Du sommet du mont Merapi.

[1] La maison longue minangkabau est désignée par plusieurs noms : *rumah adat* (la maison *adat*), *rumah gonjong* (la maison au toit en forme de corne de karbau), *rumah gadang* (la grande maison).

Figure 2 : L'orientation spatiale de la maison longue



Source : Pak 1986: 731.

Ce dicton ne manque pas de fondement historique. Un expert en *adat* minangkabau nous a même affirmé que les premiers Hindous venus chez les Minangkabau arrivèrent par la côte orientale, gagnèrent le centre de l'île en remontant les rivières Kampar Kanan, Kampar Kiri, Batang Hari et Musi jusqu'à la chaîne de montagne appelée Bulik Barisan qui recouvre l'île dans le sens nord-sud. Traversant la montagne, ils s'établirent d'abord sur sa pente. Au delà de cette chaîne de montagnes ils trouvèrent la terre des Minangkabau, connue à cette époque comme « l'île d'or » (Pulau Andalas – voir la carte ci-dessous), et s'y installèrent.

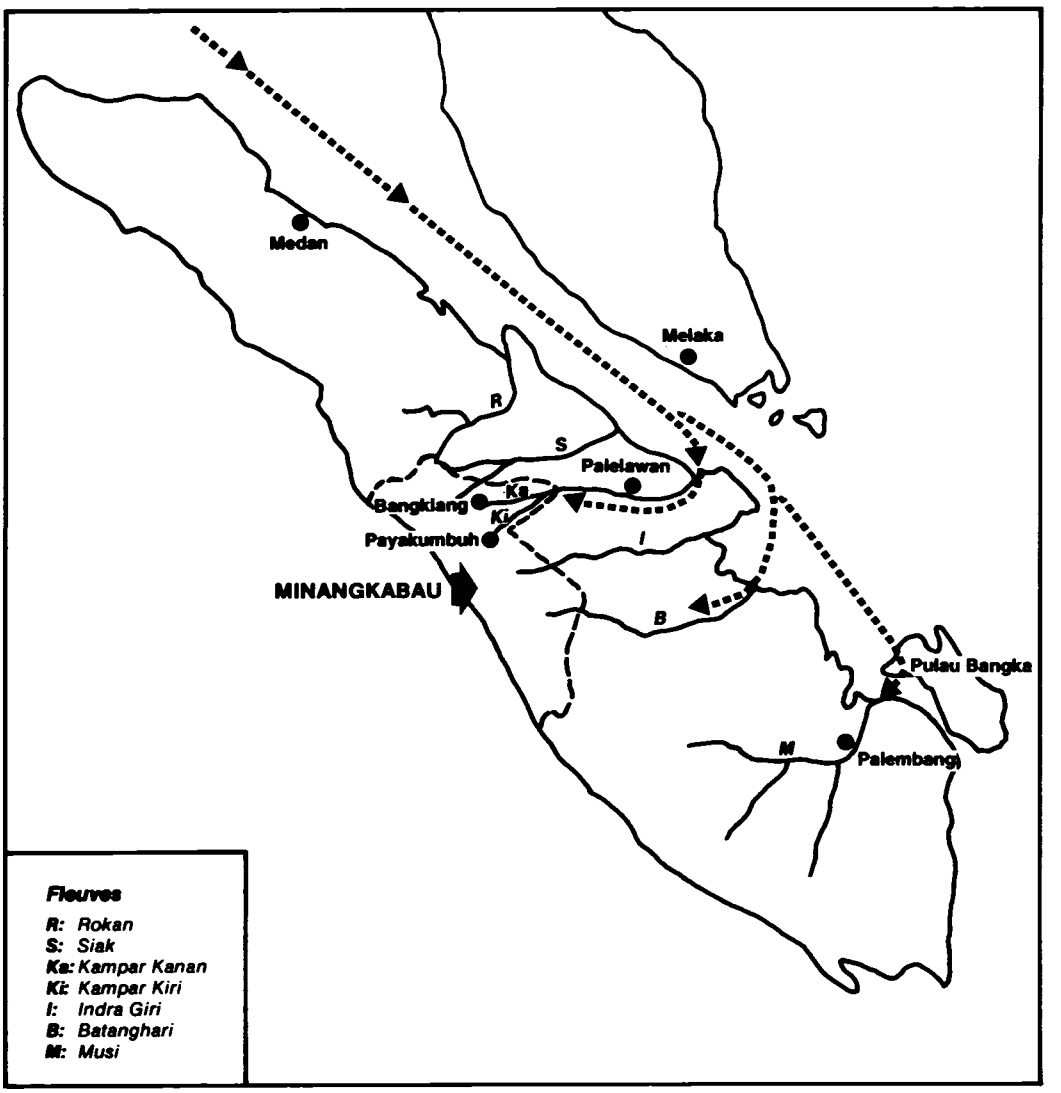
On voit donc que l'orientation de la maison minangkabau et les termes de direction se rapportent à la montagne, mais aussi aux premiers Hindous, ancêtres révérés qui se rendirent à Minangkabau à travers cette montagne. Des Minangkabau disent que la maison longue elle-même est le navire dans lequel les premiers Hindous arrivèrent à Minangkabau. On construit la maison longue en forme du navire dans lequel arrivèrent les ancêtres pour commémorer cet événement.

Toutes les maisons longues sont construites à 1 ou 2 mètres du sol. La maison est rectangulaire et divisée en deux dans le sens de la longueur[2].

---

2 La société minangkabau est divisée en deux moitiés : *Koto-Piliang et Bodi-Caniago*. La loi coutumière des villages dominés par *K-P* se fonde sur le principe de hiérarchie tandis que la loi coutumière des villages dominés par *B-C* se fonde sur le principe de l'égalité. Certains éléments de l'architecture des maisons longues varient selon la moitié qui domine dans chaque village. Ainsi, la maison *adat B-C* n'a pas d'*anjuang* (plate-forme surélevée de 40 cm au-dessus du plancher) contrairement à la maison *K-P* (comme le palais royal des Minangkabau, voir la figure 6). D'autre part, l'escalier externe de la maison *K-P* se situe devant le centre de la façade antérieure tandis qu'il se situe devant cette façade à droite, ou encore à côté, dans le cas de la maison *B-C*. Toutes les maisons de Biaro étaient du type *B-C*, c'est le seul type dont nous avons pu observer de près la disposition et le fonctionnement.

SUMATRA



Carte 1 — La route des premiers Hindous vers le Minangkabau (source: Pak 1986:719).

◇ *Ruang* (la salle publique)

La salle publique, la plus importante de la maison, associée aux hommes et appelée *ruang*, est le centre du point de vue matériel ainsi que symbolique. On oppose le *ruang* aux *bilik* (chambres), la partie privée ou intérieure associée aux femmes. Les hommes du lignage peuvent visiter le *ruang*, mais jamais les *bilik*. Le *ruang* est la partie cérémonielle de la maison. Lors des cérémonies les hommes peuvent y marquer brièvement leur dominance.

On exprime la grandeur de la maison *adat* par le nombre de *ruang*, ce qui veut dire alors le nombre de poutres donnant sur l'amont (voir *fig.* 3). S'il y a six poutres, on dira que la maison est de cinq *ruang*. Le nombre de *ruang* est déterminé, en théorie, par le rang politique du lignage des propriétaires. Par exemple Martamin et Amir, deux professeurs-chercheurs de l'IKIP à Padang, présentent les règles suivantes :

> Le nombre total des fenêtres dépend du nombre de *ruang* (les intervalles entre les poutres d'en face de la maison *adat*). La grandeur de la maison *adat* se mesure selon le nombre de *ruang*. La maison la plus petite en a cinq, et la maison la plus grande en a neuf. On peut donc avoir des maisons de cinq, de sept ou de neuf *ruang*. Le nombre de *ruang* indique le rang du titulaire du lignage. Tant était le nombre de *ruang* de la maison *adat*, tant serait le titre du chef du lignage et son rang dans la communauté (Martamin et Amir 1978: 11-12; notre traduction).[3]

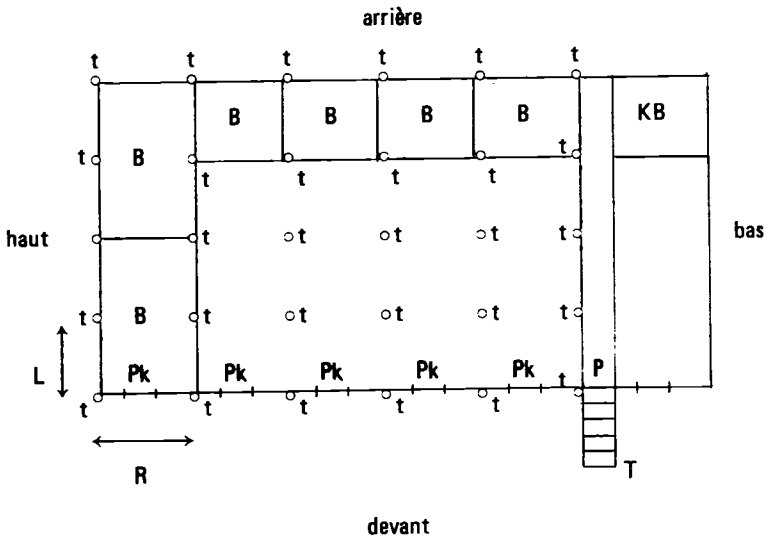
Toutes les maisons *adat* de Biaro étaient de 5 *ruang*. Elles ne sont donc pas conformes au discours minangkabau sur la symbolisation des statuts. La hiérarchie exprimée dans le discours est donc horizontalisée, pourrait-on dire, par le fait que toutes les maisons longues de Biaro sont d'une longueur égale. Les gens de Biaro disent aussi que le principe de la hiérarchie s'exprime lors des cérémonies par la place de chacun dans la maison *adat* (voir *fig.* 4). Cependant, cette disposition des places n'est plus suivie strictement aujourd'hui; on dit qu'elle est dépassée parce que les gens sont gênés et fâchés quand on demande à quelqu'un de s'asseoir à une place plus convenable. On explique que cette gêne concernant les privilèges formels est la raison majeure qui explique pourquoi on ne pratique plus d'installations cérémonielles des chefs de lignages à Biaro. Cette situation est probablement due au manque de consensus quant à l'endroit exact où chacun devrait siéger, c'est-à-dire qui est l'aîné de qui.

Dans le sens de la largeur, l'espace de la maison se divise en côtés supérieur et inférieur. Dans la vie quotidienne, le premier, qui s'appelle *ujung*, appartient aux femmes; l'autre, *pangkal*, appartient aux hommes. Cette division s'inverse à l'occasion des cérémonies.

---

[3] « Jendela berjumlah sesuai dengan berapa jumlah ruangan rumah adat... Ukuran sebuah *rumah adat* dihitung menurut jumlah ruangannya. Jumlah ruang *rumah adat* yang paling kecil adalah *5 buah* dan yang paling besar berjumlah *9 buah*. Jadi terdapat rumah adat 5 ruang, 7 ruang, 9 ruang. Jumlah ruangan sebuah rumah adat menunjukkan kebesaran martabat penghulu sukunya. Makin banyak jumlah ruangan sebuah *rumah adat*, makin tinggi martabat (status) penghulu sukunya (kepala kaum) ditengah tengah masyarakat » (Martamin et Amir 1978: 11-12).

Figure 3 : Le plan d'une maison *adat* minangkabau



Source : Pak 1986: 733.

Légende

R : *Ruang* (la distance entre deux poutres sur l'axe de la longitude). *Ruang* peut aussi dire l'espace public devant les chambres (*bilik*).

L : *Lebar* (la distance entre deux poutres sur l'axe de la latitude).

B : *Bilik* (la chambre).

KB : *Kamar Bujang* (la chambre du jeune garçon célibataire).

t : *tiang* (la poutre).

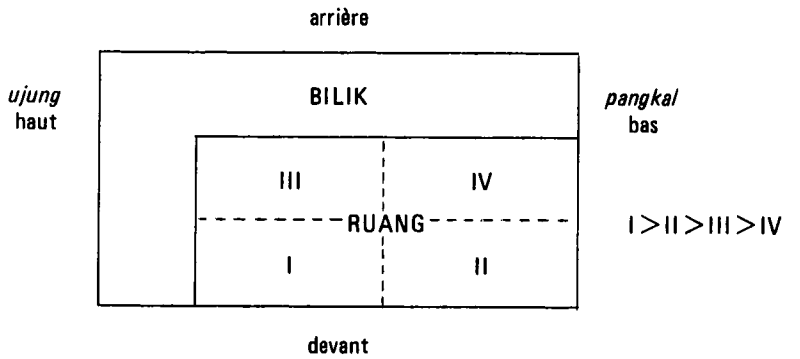
D : *Dapua* (la cuisine).

T : *Tanggo* (l'escalier).

P : *Pintu* (la porte).

Pk : *Pintu katiak* (la petite porte ou fenêtre).

Figure 4 : La hiérarchie des secteurs de la grande salle (*ruang*)



Source : Pak 1986: 733.

◇ *Bilik* (chambres)

Les chambres de la maison *adat* sont strictement associées aux femmes. Chaque chambre est comme un appartement pour chaque jeune mariée. Cependant une femme qui prend de l'âge donne sa chambre à sa propre fille mariée. Elle dort alors dans le *ruang* ou dans une petite chambre construite dans la cuisine, nommée « la chambre du jeune célibataire » (*kamar bujang*). La meilleure chambre se situe en avant, du côté supérieur. On la donne normalement à une nouvelle mariée qui la cède quand sa sœur cadette se marie à son tour. L'aînée prend alors la chambre voisine.

Les Minangkabau se comportent comme si les chambres de la maison longue n'étaient que des instruments de la reproduction biologique.

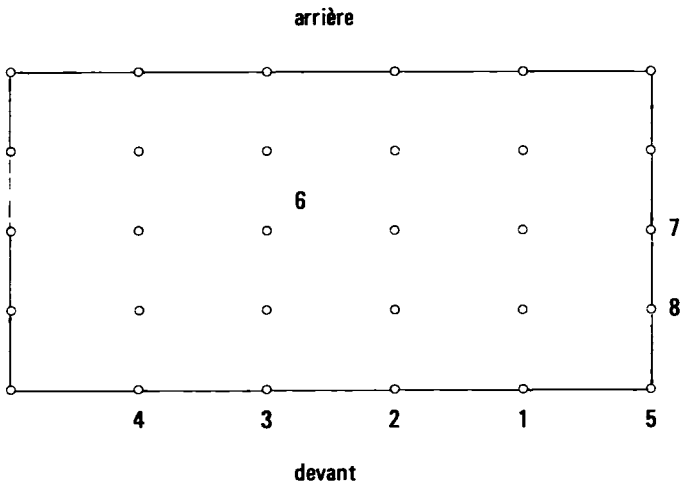
En principe, il n'y a pas de chambres pour les hommes du lignage, mais nous avons vu beaucoup de maisons *adat* – à Biaro et ailleurs – qui comprennent une « chambre du jeune célibataire » située ou bien dans la cuisine ou en avant de la maison, au bout gauche. Aucun homme n'en est l'occupant légitime, mais nous avons constaté qu'on peut la donner à un vieux qui veut retourner à la maison de sa sœur. On doit, en effet distinguer entre le niveau *symbolique* où l'occupation quotidienne de la maison *adat* est strictement réservée aux femmes et le niveau *pratique* où elle est partagée entre femmes et hommes, par l'attribution exclusive de ses différentes parties aux femmes ou aux hommes.

◇ *Tiang* (poutres)

Huit des 30 poutres d'une maison *adat* à cinq *ruang* ont des noms propres (Pak 1986: chap. 3). Quatre de ces noms (1,2,3,4) sont associés aux hommes, deux (5,6) aux femmes et deux autres (7,8) à la cuisine. Les poutres sont donc associées, elles aussi, à l'un ou l'autre sexe. Les quatre poutres d'en avant associées aux hommes sont nommées d'après les catégories d'hommes qui ont leurs places près d'elles lors des cérémonies.

La distribution des quatre poutres associées aux hommes témoigne encore d'un autre principe de hiérarchie. Le titulaire du côté des invités a sa place en avant de la plus distinguée des poutres latérales (no 4). Le titulaire du sous-clan des hôtes se place devant la poutre suivante (no 3), tandis que les deux poutres inférieures sont associées aux membres de la maison (voir *fig.* 5).

Figure 5 : La position des huit poutres nommées



Source : Pak 1986: 735.

Par ailleurs, l'une des poutres d'en avant, appelée « la vieille poutre » (*tonggak tuo* ou *limpapeh nan gadang*), représente la femme aînée de la maison. Les autres poutres s'appellent « jeunes filles parturientes ». La poutre de la femme aînée est érigée symboliquement par une jeune femme du lignage, bien que la construction des maisons soit en réalité une tâche masculine. Cette poutre antérieure, associée à la femme aînée, semble exprimer le statut ambigu de la vieille, ni masculin ni féminin à part entière. On choisit cette poutre avec beaucoup de soin afin de détourner les mauvais esprits qui pourraient menacer la continuité du lignage[4]. Elle est érigée la première lors de la construction d'une nouvelle maison *adat*, ce qui donne lieu à une cérémonie où cette poutre est entourée de divers objets comme, par exemple, des plantes et des animaux symbolisant, comme nous le pensons, les éléments masculins et féminins de la maison. Quand on construit les murs et les poutres, on suspend, avant l'arrivée des invités, une branche portant plusieurs régimes de bananes et une grappe de noix d'arec au sommet de cette « vieille poutre ». En bas, on plante autour de cette poutre un jeune bananier, une jeune canne à sucre et quatre autres plantes, *si dingin* (la froide), *si tawa* (la chaude), *si kumpa*,

[4] On prend de grandes précautions en choisissant cette poutre principale (entretien personnel avec Rasjid Manggis, Dt. Radjo Panghulu, août 1980). Quand les menuisiers vont à la montagne pour choisir l'arbre dont on la tirera, par exemple, un signe surnaturel indique si l'arbre choisi est propice. S'il y a un oiseau assis sur l'arbre, on ne doit pas y toucher. Si l'arbre est abattu en dépit d'un tel signe et si on pose son bois dans la maison, le lignage habitant cette maison s'éteindra rapidement (*punah*), ce que craignent par-dessus tout les Minangkabau.

si karau. On place à côté un grand panier de paille rempli de riz auquel on ajoute le Quran sur un plat, un long tissu en *batik* (*kain panjang*) et des noix d'arec. Deux poulets, un mâle et une femelle, sont attachés à cette poutre. On asperge la poutre du sang d'un autre poulet sacrifié lors du rite.

Bien qu'on m'ait expliqué la banane comme symbole de la fertilité (par exemple beaucoup d'enfants comme sur un régime de bananes), il me semble qu'il représente simultanément, et de façon paradoxale, l'humidité et l'élément masculin. Le lien entre ce fruit et l'humidité ressort de la coutume minangkabau d'interdire aux jeunes filles la banane, le concombre, la papaye et l'ananas. Les gens de Biaro expliquent que ces fruits donnent trop d'eau aux femmes, et que le surplus d'eau est censé gâter la jouissance sexuelle de l'homme. Quant à l'aspect phallique de la banane, un psychiatre minangkabau, H.H.B. Saanin D. Tan Pariaman, citant ses expériences cliniques locales, affirme que ces fruits sont associés, chez ses patients, aux organes sexuels masculins[5].

Le panier de riz laissé auprès de la vieille poutre, par contre, semble symboliser l'élément féminin, car le riz est toujours classifié comme féminin[6]. Le couple de poulets (mâle et femelle) et les plantes *si tawa* et *si dingin* symbolisent aussi respectivement des éléments masculins et féminins. Car les Minangkabau disent que les femmes sont chaudes et que les hommes sont froids. Aussi, les agrumes s'utilisent couramment dans les médicaments minangkabau destinés aux femmes mais rarement aux hommes, parce que les agrumes refroidissent, ce qui n'est pas souhaitable dans le cas des hommes. Pour des raisons similaires les médecins (*dukun*) de Biaro ajoutent du jus de citron dans les aphrodisiaques destinés à des femmes, mais jamais aux hommes.

◇ *Gonjong* (saillies du toit, en forme de corne de karbau)

Les Minangkabau comparent les saillies pointues du toit de la maison longue, *gonjong*, aux cornes du karbau. En conséquence, la maison *adat* s'appelle parfois la maison aux *gonjong*. Les maisons en ont normalement quatre, mais certaines possèdent deux, cinq ou sept saillies. Le nombre de *gonjong* est censé symboliser le rang de la maison.

Dt. Rangkayo Sati, sculpteur minangkabau notoire (résident du Nagari Pandai Sikat), affirme que le rang de la maison correspond au nombre de *gonjong* selon le schème suivant[7] :

---

5 Nous fîmes la rencontre de ce psychiatre au Congrès International sur la culture, la société et la littérature minangkabau à Bukittinggi en 1980. Il présenta une conférence importante sur « la personnalité et la psychopathologie des minangkabau » (*kepribadian orang Minangkabau dan psikopatologinya*). Il tient une clinique psychiatrique à Bandung (Java) où il traite plusieurs patients minangkabau.

6 Les femmes en Minangkabau sont propriétaires de presque toutes les rizières. Toutes les affaires concernant le riz, tant les ventes que les prêts et les prestations se règlent entre femmes. Quand une femme minangkabau fait une visite, elle apporte toujours du riz dans un petit panier de paille. Le panier signale donc que la femme est en route pour faire une visite — *tando padusi jalan*.

7 Entretien personnel en juin 1981 à Pandai Sikat, Sumatra.

Rang politique[8] (titre)	nombre de *gonjong*
I	7
II	4
III	2
IV	0

Toutes les maisons *adat* de Biaro ont quatre *gonjong*, peu importe le rang de son propriétaire. Cependant, les personnes de la catégorie des « neveux au-dessous du genou » n'ont pas de *gonjong* puisqu'ils n'ont pas de maisons *adat*.

Les *gonjong*, associées aux cornes du karbau mâle, donc à l'élément mâle, sont surmontées par de petits oiseaux ou d'autres figures appelées *antiang-antiang* symbolisant l'élément féminin. Selon quelques informateurs, les *antiang-antiang* représentent les jeunes filles célibataires de la maison. On explique dans les termes suivants l'association entre la notion de *antiang* (osciller) et les jeunes filles célibataires. Toutes les femmes minangkabau portent des boucles d'oreille. Elles disent en effet qu'on ne peut pas être femme si on n'en porte pas. On perce les oreilles des jeunes filles tôt après leur naissance. Les jeunes filles peuvent porter des boucles longues qui oscillent, mais les femmes mariées doivent porter des boucles courtes. Voilà donc le lien entre les premières et les *antiang-antiang*. On explique l'association fréquente entre ces *antiang-antiang* et les oiseaux parce qu'on envoie souvent les jeunes filles faire des commissions comme des petits oiseaux. Elles sont donc représentées comme les petits oiseaux surmontant les *gonjong*. On peut donc dire que, en plus de la hiérarchie, le toit de la maison *adat* symbolise aussi les relations entre les éléments masculins et féminins.

◇ *Rangkyang* et *kapuak* (greniers)

Structures supplémentaires de la maison longue, les greniers servent à entreposer le riz. Le modèle idéal de la maison longue comporte sept greniers dont trois (les *rangkyang*) ont les formes de navires, les toits cornus, les décorations sculptées et peintes caractéristiques des maisons longues, tandis que les quatre autres (les *kapuak*), situés entre et autour de ces *rangkyang*, sont homomorphes aux *tungkui nasi* et dépourvus de saillies cornues.

Notons que trois des quatre *kapuak* sont réservés aux membres masculins de la maison. Ceux-ci ne sont donc pas tout à fait écartés des richesses de la maison. Sur le plan des rapports symboliques entre femmes et hommes, l'usage des biens matériels de la maison minangkabau est donc assez équilibré. D'autre part, le fait que les maisons attribuent

[8] Tandis que les Minangkabau reconnaissent globalement trois catégories de gens : les aristocrates (*urang baik*), les gens communs (*urang kebanayakan*), et les esclaves (*urang kurang, kamanakan dibawah lutuih* ou *budak*), le système des titres d'honneur distingue deux niveaux de gens communs, et quatre niveaux en tout (voir Pak 1986: chap. 5).

un *kapuak* aux maris des femmes du lignage confirme encore que ces maris y jouent le rôle de membres plutôt que celui d'étrangers.

La maison longue comme objet esthétique

Arrêtons ici la description des aspects architecturaux de la maison et regardons-la comme signe esthétique dans le sens de Mukarovsky pour lequel ce signe se compose :

1) des signifiants – dont nous venons de parler;
2) du signifié – de l'objet esthétique enregistré dans la conscience collective;
3) d'une relation entre le signifiant et le signifié renvoyant au contexte total du phénomène en question (ici la maison).

Panofsky (1967) procéda d'une façon semblable quand il établit l'analogie entre l'architecture gothique et la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. Comme le fait remarquer De Coster avec justesse, le mérite de Panofsky a été de reconnaître que l'analogie entre l'architecture gothique et la pensée scolastique n'est explicable que « par diffusion d'une habitude mentale » (Coster 1978: 81), habitude qui s'exprimait parfois comme une « véritable orgie de logique et de symbolisme trinitaire » (*ibid.*: 75). On peut analyser la maison longue minangkabau par une analogie semblable avec le corpus de règles, de récits et de déclarations philosophiques de l'*adat*. À la différence de Panofsky, on peut encore observer la réalité vivante des correspondances, et donc décrire le processus de la construction de l'objet esthétique comme tel.

Car l'objet esthétique est ici le tableau vivant du monde vécu dans et autour de la maison longue. Dans les termes du « présent ethnographique » ce genre de bâtiment est le plus souvent presque une ruine, habité normalement par une seule famille. Descendant vers le milieu du tableau, les informateurs âgés se rappellent que tous les membres du lignage habitaient ici (quand ils étaient jeunes), et qu'on pouvait y entasser 80 personnes. Aujourd'hui, cette vieille maison abandonnée, ce château en ruines, est rétabli dans toute sa gloire, comme dans le film de Fellini[9], chaque fois qu'il y a une fête.

Plus de toiles d'araignées sur des planchers poussiéreux et usés, car ceux-ci sont recouverts de tapis multicolores prêts pour les invités. La maison vide est remplie par la parenté, de retour pour la fête, par les voisins qui aident à faire le ménage et par les invités. Le feu brille dans la cuisine et les odeurs des épices, de la crème de noix de coco, et des bûches brûlantes enveloppent le tout. On ne voit plus le visage de la vieille femme fatiguée et ridée qui se penche habituellement à une fenêtre battue par les vents.

On voit plutôt des femmes vêtues de leur costume cérémoniel haut en couleurs (rouge, vert, orange, noir) radieuses et excitées par la fête. Elles se comportent en maîtresses de leur château et de l'événement qu'on va fêter, et comme conscientes de leur statut social élevé. Elles paraissent s'abaisser devant les hommes auxquels elles cèdent provisoirement la salle principale de la maison – car les hommes ont des fonctions cérémonielles essentielles à assurer pendant la fête – mais ne perdent rien pour autant de leur autonomie. Elles ne font que reconnaître avec confiance que les hommes ont leur place

9 Je fais allusion à 8½, où le château en ruine, plein de toiles d'araignées, retrouve soudainement sa gloire primitive, visité par une foule en jaquettes, coupe de champagne à la main.

dans la maison et dans la société, contrôlées habituellement par les femmes. Car il est important que les hommes inaugurent cet événement grandiose par des discours. Il est important aussi que cette participation masculine soit brève et que les hommes s'éparpillent par la suite, invisibles pour le reste de la fête. En regardant ainsi le décor de la fête, le rôle des femmes et celui des hommes (et en se rappelant que la fête n'aurait aucune signification sans la participation préalable de ces derniers), on obtient une sorte de tableau vivant du système social que nous voulons décrire ici.

Le référent temporel de ce tableau vivant est difficile à établir parce que les Minangkabau présentent souvent leurs règles, leurs normes et leurs valeurs comme l'héritage d'une époque incertaine mais révolue. Ces affirmations se prêtent à plusieurs lectures ethnographiques : que la règle, la norme ou la valeur en question tient toujours; ou bien qu'elle devrait tenir mais qu'elle ne tient plus au même degré, ou pas du tout, ou seulement parmi certaines personnes, plus rares aujourd'hui que jadis, etc. La coutume ethnographique veut qu'on traite ces informations comme contemporaines à moins qu'il y ait des données explicites qui ne portent sur le présent. L'ethnographe est tenu aussi de noter toute contradiction dans les données comme indication de la déviance, de la variance et de l'hétérogénéité. Ces présuppositions sont fausses ici, parce que les gens de Biaro jouent eux aussi avec le temps. Ces jeux sont variés, mais le référent temporel de ce qu'ils affirment est profondément ambigu. Les événements laissent des marques qui s'effacent, mais pas pour très longtemps, et dont on fait l'addition provisoire. Le monde est un tableau vivant où beaucoup de ces marques apparaissent presque simultanément. Il ne s'agit pas que des marques évidentes comme le statut de la propriétaire d'une terre qui reste intact pour presque toujours, même après que la terre soit hypothéquée, ni des relations affinales asymétriques entre lignages qui perdurent pendant plusieurs générations après un mariage.

Il s'agit aussi des règles, des normes et des valeurs et même des objets matériels plus ou moins obsolètes dont la gloire originelle n'est pas tarie dans l'estime populaire. Les informateurs admettent que les choses ont changé, et que certains objets ont vieilli. Ils en parlent avec franchise, bon sens et rationalité. Le message du « tableau vivant » va pourtant au delà des oppositions entre les générations. Il éclaire aussi le modèle du mariage traditionnel fondé sur une règle très stricte d'endogamie des *nagari*, même si ce modèle risque de s'effondrer car le système d'endogamie est menacé par l'émigration massive de la jeunesse villageoise.

Ce tableau attribue la tenure des rizières les plus larges aux familles aristocrates, bien que cette aristocratie les ait déjà hypothéquées, afin de réinvestir le rapport dans ses opérations extérieures, dans l'éducation et dans les carrières de ses enfants. Le tableau présente pourtant ces familles comme vénérées aujourd'hui autant que par le passé.

L'époque la plus vivement éclairée par ce tableau n'est pas le présent ethnographique mais plutôt un moment du passé lorsque l'endogamie était toujours de rigueur, quand l'émigration était un phénomène limité, et quand les riches n'engageaient que rarement leurs terres. On peut situer ce moment autour de 1950, car les changements les plus profonds et les plus rapides ne sont venus qu'après cette date. Avant 1950, certains chefs de lignages de Biaro continuaient à se faire installer avec tous les rites. D'autres, refusant pour des raisons politiques le rôle de *panghulu*, préféraient le rang symboliquement équivalent de *haji*[10]. Ceux-ci continuaient cependant, pour l'essentiel, de jouer

[10] Le pèlerinage à La Mecque est l'un des cinq devoirs canoniques du musulman. À son retour, il a droit au titre de *haji*. Une femme *haji* se distingue par sa robe blanche et longue de style occidental qu'elle porte même aux occasions *adat*, quand le costume cérémoniel minangkabau est de rigueur pour les autres.

leur rôle de chefs traditionnels puisque les *panghulu* dûment installés n'auraient jamais osé agir sans consulter les hommes de rang élevé qui refusaient de collaborer avec le gouvernement colonial.

Après 1950, quand l'Indonésie fut devenue indépendante, les systèmes de mariage, de tenure et de titres d'honneur commencèrent à changer. Sans entrer dans les détails, disons simplement que ces changements n'ont pas détruit le tableau proposé ici. Ils ne l'ont touché que superficiellement. Le tableau encode dans sa totalité une durée plus longue qui reste la réalité sociale véritable du peuple.

Le référent culturel

À quoi correspond ce tableau dans la culture ? Il met en scène ce que les ethnologues appellent la maisonnée – un groupe social dont le noyau se compose, dans le cas minangkabau, des « mères », c'est-à-dire toutes les femmes mariées d'un matrilignage (*kaum*). Les femmes adultes et tous les enfants du lignage habitent avec elles en permanence. Les hommes adultes sont certainement membres de la « maison » au sens de « groupe social » mais ils ne résident pas normalement en permanence dans le bâtiment occupé par leur matrilignage. Les maris des femmes de la « maison » passent normalement la nuit dans les alcôves en arrière de la maison longue mais ils n'occupent pas normalement en permanence sa place centrale. Un ou plusieurs titres d'honneur, portés toujours par les hommes, sont associés aux maisons les plus notoires. Les « mères » en contrôlent la production, tout en profitant des capacités productives et administratives des hommes selon des principes complexes[11].

Les anthropologues peuvent analyser la « maison » comme l'institution à travers laquelle s'établissent les relations de reproduction, ou selon les termes de Lévi-Strauss, le « rapport de reproducteurs »[12]. Dans ce sens, la « maison » est une institution particulière à un certain type de société qualifié par Lévi-Strauss (1984: 195) dans les termes suivants :

> Que, dans les configurations sociales particulières, et dont il faudra cerner les contours, ce rapport devienne *tendu*, il sera perçu comme une chose et s'objectivera dans la maison, institution spécifique qui mérite une place dans la nomenclature, car elle ne doit d'exister ni à la filiation, ni à la propriété, ni à la résidence prises chacune en soi, mais en tant que projection d'un rapport susceptible de se manifester sous l'une de ces formes illusoires ou sous plusieurs.

Dans ce type de société, la personne morale n'est donc en réalité ni un lignage, ni une classe de mariage, ni l'ensemble des actionnaires d'une société foncière, mais un groupe de personnes liées à la maison – dans le sens indiqué – par la descendance, l'alliance ou l'adoption. Chez les Minangkabau ce groupe comprend des femmes et des enfants dont la position ne pose pas de problèmes, et des hommes adultes dont la position est de la plus grande complexité.

---

11 J'ai longuement décrit ces principes dans ma thèse (Pak 1986).

12 Le concept de la « maison » n'apparaît que très tard dans l'œuvre de Lévi-Strauss, et sous forme d'ébauches et de propos généraux, publiés en annexe à *La voie des masques* (1979: 164-192), dans la transcription d'une conférence donnée à l'Université Laval (1985a: 89-122) et dans quelques brefs résumés de cours au Collège de France (1984: 187-241). L'un de ces cours porte sur l'Indonésie en particulier. J'ai développé cette théorie dans ma thèse (1986: chap. 3 et passim) en rapport avec les clans, les lignages et les maisons des Minangkabau.

Examinons d'abord le cas des hommes adultes membres du matrilignage. Lors des cérémonies, ils peuvent à titre provisoire prendre en charge totalement la maison (au sens de bâtiment). Quatre des poutres principales des maisons marquent les positions occupées par des hommes de catégories différentes (décrites ci-dessus) pendant des cérémonies où les femmes sont ou bien absentes ou en arrière, dans un secteur séparé. Quand il n'y a pas de cérémonie, par contre, ces hommes doivent résider ailleurs. Ils ne peuvent pas entrer dans la maison sans frapper à la porte, sans signaler leur intention d'entrer. S'ils sont mariés, ils dorment dans la maison de leurs épouses. L'homme adulte pratique donc ce qu'on appelle la résidence duelle : il circule entre les maisons de sa sœur et de ses épouses.

Les femmes, elles, sont installées pour toujours dans leurs maisons, leur lieu natal, génération après génération. Ce type de résidence matrilocal permet aux femmes de contrôler presque tous les rapports sociaux villageois et d'être en grande partie autonomes. Lors des noces, par exemple, les femmes organisent la fête, elles échangent les prestations, elles donnent ou reçoivent le fiancé. Le rapport entre les deux lignages affins est maintenu dorénavant par leurs femmes. En effet, les femmes sont les opératrices et les gérantes de la société minangkabau.

Ce système minangkabau de résidence uxorilocale et matrilocale ne suffit évidemment pas à expliquer ces rapports hommes-femmes. Car à part ce facteur résidentiel avantageux, les femmes minangkabau ont des droits exclusifs sur les rizières du lignage. Ce contrôle féminin, marqué par certains traits architecturaux et par certains aspects des rites lors de la construction des maisons, limite le rôle masculin dans la maison à certaines fonctions précises de reproduction sociale et physique.

Si on regardait la « maison » comme personne morale, les hommes adultes qui ne sont pas membres du matrilignage ne seraient pas « membres » de la maison. La plupart des ethnographes les ont donc traités comme non-membres. Il reste pourtant que le seul endroit régulier où les maris des mères de la maison (les *urang sumando*) peuvent dormir sont les alcôves des différentes mères en arrière des maisons. Ils ne sont jamais acceptés comme résidents à part entière de la maison longue et ils ne peuvent entrer dans la salle centrale que lorsqu'ils y sont invités.

Dans le même ordre d'idées, les ethnographes se demandaient si les maris mangeaient avec leurs épouses et s'ils travaillaient sur les terres de leurs épouses. Les réponses qu'ils trouvaient à ces questions étaient des plus ambiguës. Ils concluaient donc que la résidence minangkabau était « duolocale ». Cependant, ces questions n'auraient jamais été soulevées si les interprétations des ethnographes n'avaient pas placé les maris en dehors de la personne morale lignagère. Il en résultait une déformation substantielle des données. Car les enfants considèrent leurs pères comme source importante de leur rang social ainsi que des connaissances mystiques, magiques et religieuses. Un *urang sumando* (époux « duolocal ») qui ne serait pas source d'avantages substantiels pour la maison de son épouse est regardé comme un raté.

Notre idée de la « maison » ne se réduit pas seulement aux aspects de la reproduction du lignage. Elle comprend aussi les aspects liés à l'échange affinal. Nous interprétons donc ici la « duolocalité » de l'homme comme la participation à deux personnes morales : la maison de sa mère et celle de son épouse. Si l'homme a plusieurs épouses, il est donc lié à trois maisons ou plus; la pluralité de ses loyautés ne pose aucun problème de principe.

L'homme a pourtant des problèmes de distribution de sa force de travail qui sont très réels et dont parlent souvent les dictons minangkabau (*anak dipangku, kamanakan digendong* : l'enfant se prend sur les genoux, le neveu se porte sur le dos). Des neveux/nièces et des enfants, chacun a ses réclamations. Il en est de même pour la sœur et l'épouse.

Cette division des loyautés implique aussi que le statut de l'homme minangkabau tient à des niveaux distincts, tout comme le statut de l'homme batak dans l'analyse de Lévi-Strauss (1984: 197). Dans l'anisogamie minangkabau, le lignage du mari est supérieur à celui de l'épouse. La maison du mari jouit donc d'une considération très particulière toutes les fois que les membres de la maison de son épouse doivent la visiter, tandis que le mari ne jouit pas du tout de la même considération spéciale dans la maison longue de son épouse.

En outre, la « maison » reconnaît une troisième catégorie de membres qui ne résident pas dans la maison longue, mais qui font partie de ses effectifs. Ce sont les enfants des membres masculins du matrilignage. Tout en étant membres du matrilignage de leur mère, et tout en résidant en permanence dans la maison de leur mère (dans le cas des filles) ou près de cette maison (dans le cas des garçons), on les regarde aussi comme enfants du matrilignage de leur père.

Comme catégorie, ces enfants et le lignage de leur mère sont perçus comme inférieurs aux matrilignages paternels. Cependant, chacun de ces enfants peut visiter librement la maison de son père. On dit que leurs rapports avec la famille de la sœur de leur père sont chaleureux et affectueux (Thomas 1977: 122). Leur infériorité est donc atténuée, et ils sont reçus comme s'ils étaient sur un pied d'égalité comme membres de la maison. Dans le même ordre d'idées, les folkloristes minangkabau décrivent une coutume selon laquelle la fille est éduquée par la sœur de son père (Shihombing 1980). J'ai observé à Biaro que les filles faisaient de fréquentes visites à leurs tantes paternelles, ce qui était sûrement une bonne préparation dans les cas où ces filles invitaient au mariage (supposément préférentiel) le fils de la sœur de leur père.

Rappelons par ailleurs que les enfants des membres masculins de la maison s'appellent *anak pisang* (« enfants de bananes ») tandis que les maris attachés à la maison s'appellent *urang sumando*, ce qui veut dire « personne louée ». Le fait que ces deux groupes soient membres de la maison ressort des types de prestations de services et de biens fournies lors des cérémonies (voir Pak 1986: ch. 7).

Les Minangkabau comparent ces trois catégories de membres d'une maison aux trois pierres (*tungkui nan tigo*) placées dans le foyer pour soutenir la casserole. Si l'une de ces pierres est manquante, la casserole ne sera pas stable et on ne pourra pas faire cuire la nourriture. De façon similaire, ces trois catégories de personnes composent l'unité de base de l'organisation sociale et de la culture minangkabau (Shihombing 1980: 3).

Il y a deux figures au sommet de la maison longue : l'aînée des mères qui contrôle les ressources matérielles d'une unité d'organisation sociale plus complexe que le lignage; et deuxièmement le *panghulu*, chef titulaire du lignage dont le statut se fonde non seulement sur le lignage comme tel, mais sur une multitude de biens matériels et autres fournis en partie par ses beaux-frères. Plusieurs éléments servent à révéler comment ce système se pense.

D'abord, le titre du *panghulu* ne se transmet pas automatiquement par le sang, contrairement à ce qu'affirment plusieurs sources. En fait, le titre se transmet parfois par l'adoption d'un affin de rang convenable. En outre, il faut que le candidat soit choisi par les membres de son lignage et qu'il soit accepté par les autres *panghulu* de la communauté villageoise. Par ailleurs, aucune investiture n'est valable sans l'appui de l'ensemble de la communauté.

Finalement, il y a quelques sources d'honneur qui se situent – et qui se situaient bien avant la période coloniale – tout à fait au delà du système de parenté. Ainsi, les maisons les plus aristocratiques portent le nom, et le renom, de familles originelles, de « premiers venus ». On croit que les autres maisons, les « cadettes », sont venues plus tardivement. En regardant cette histoire de plus près, on découvrira que ces familles ne sont pas celles dont l'occupation est la plus ancienne. Il peut s'agir par exemple de familles immigrantes, moins profondément enracinées que quelques autres, auxquelles on attribue le rang le plus élevé parce qu'on les associe à la maison royale de Minangkabau ou à un autre réseau féodal. La maison et la communauté villageoise font aussi partie d'un univers plus large qui engendre des sources de prestige. Le *panghulu* se situe donc en marge, entre le peuple de la maison et un monde plus vaste.

S'il est vrai que les familles nobles de plusieurs parties du monde partagent les caractères généraux décrits ici[13], certains aspects sont plus voyants en Asie du Sud-Est. On trouve dans cette région une vision particulière du rapport hommes-femmes. Qu'une société de cette région soit matrilinéaire ou non, les femmes y ont tendance à contrôler – partiellement au moins – l'horticulture d'autosuffisance, notamment celle du riz, tandis que les hommes contrôlent le domaine politique et les titres d'honneur. Il appartient donc à ceux-ci de transformer en renom la richesse produite par la maison. Empruntant le vocabulaire de Annette Weiner (1976) je dirais que le renom des titres ne pourrait ni se gagner ni se préserver sans les biens produits et contrôlés par les femmes. Par contre, la production de ces biens ne donnerait aucun renom à la maison sans l'action politique des hommes et sans le renom attaché déjà aux titres d'honneur.

⊡ Conclusion

Le cas des rapports hommes-femmes n'est qu'un parmi plusieurs aspects représentés par la maison longue. Le concept de la maison est polysémique, et chacun des éléments du tableau vivant de la maison est lui aussi polysémique. Pourrait-on donc la regarder comme un objet esthétique dans le sens de Mukarovsky ? Peut-on dire que les cérémonies coutumières de la maison longue sont autonomes comme systèmes de signes, et détachées suffisamment des contraintes quotidiennes pour s'exprimer avec la liberté du signe esthétique ? Il semble en effet que ces cérémonies réussissent à présenter un miroir de l'univers. En plus de ses fonctions pratiques, ce miroir représente la totalité socio-culturelle minangkabau avec toutes ses oppositions et ses équilibres[14].

Le palais minangkabau qui était en construction pendant mon séjour (voir *Fig.* 6) représente la maison longue idéale et le rêve minangkabau de reconstruire leur identité nationale.

---

13 Lévi-Strauss (1984: 239-244) cite les exemples du Japon et de l'Europe féodale, et de diverses sociétés indonésiennes (Batak, Atoni), mélanésiennes, polynésiennes.

14 Remarquons pourtant que Mukarovsky n'aurait jamais pu rêver d'un tel degré de fusion du signifiant, de l'objet et du contexte, ni d'une telle fusion entre l'exécutant et le public, entre l'individuel et la collectivité.

Pendant le rituel, le tableau vivant, avec ses couleurs vivantes et ses odeurs, offre une façon de reconstruire la gloire du passé et l'identité culturelle – le souvenir des anciens symboles. Cette évocation relève certainement de la fonction esthétique et le tableau de cette maison longue constitue l'objet esthétique. Lou Andreas-Salomé parle de ce processus comme un phénomène esthétique. Pour elle, le but de la création artistique n'est pas le plaisir. C'est une nouvelle réalité transposée par l'artiste dans son œuvre.

> L'artiste créateur serait le conservateur d'impressions originelles qui résistent à l'évolution, laquelle est aussi une forme de limitation restrictive, et qui recourent encore à une sorte de contrainte de répétition. Ce qu'on appelle le « talent artistique » ou le pouvoir créateur serait la transposition, dans l'oeuvre, de cette contrainte, dans une seconde réalité nouvellement tracée... Une partie de l'inconscient se place au milieu du monde conscient qui nous fait face, elle s'empare avec avidité de toutes ces réalités comme d'autant de moyens d'expression pour cette autre réalité nouvelle, et son existence s'accomplit totalement dans l'élan passionné qui la pousse vers sa réalisation. Cette émergence de l'inconscient dans le processus artistique est ce qui équivaut pour nous à la forme. Elle n'est rien d'autre que l'inconscience du contenu lui-même, qui nous reste généralement inaccessible...
>
> Andreas-Salomé 1983: 97-98

Lou Andreas-Salomé montre très bien ici l'intérêt d'analyser le rapport hommes-femmes au travers d'un objet esthétique comme la maison longue, ou une peinture. Ce qui n'est pas évident ou n'est pas élaboré au niveau conscient peut être présent comme « totalité » sous la forme de l'objet esthétique, et peut se révéler par l'analyse minutieuse de tous les niveaux, politique, économique, historique et symbolique. L'anthropologie esthétique a dans ce sens quelque chose à offrir à l'étude des rapports hommes-femmes.

RÉSUMÉ / ABSTRACT

La fonction esthétique de la maison longue minangkabau

Les rapports femmes-hommes s'expriment chez les Minangkabau à travers plusieurs codes dont les messages ne sont pas identiques. La femme se présente, par exemple, comme nettement inférieure dans le code politique, mais comme nettement supérieure dans le code économique. Notre intervention se limite au contexte de la maison longue (*rumah gadang*), dont nous analysons les aspects proprement architecturaux ainsi que les aspects fonctionnels, c'est-à-dire la maison comme lieu des rites masculins (politiques) et féminins (sociaux). Nous y trouverons la clef des motivations profondes des rapports femmes-hommes chez les Minangkabau, et de la dialectique entre l'objet esthétique et le processus de sa production dans la vie cérémonielle.

The Aesthetic Function of the Minangkabau Long House

The Minangkabau long house reincarnates the essence of Minangkabau social organisation, invoking the concept of the « house » proposed by Lévi-Strauss (1979, 1984, 1985). The significance of the Minangkabau long house lies not just in its architectural symbolism, but also in the social life that

takes place in it. We propose to get an insight to the man/woman relationship in this society through the analysis of the Minangkabau long house – the dialectics of the aesthetical object and the process of its production in ceremonial life.

Ok-Kyung Pak
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy (Québec)
Canada G1K 7P4